

que Dieu a voulu cela... »



75 jours. Croissance plus rapide pour adapter au climat les plantations d'arachides.



La récolte de mil, céréale locale, sera excellente cette année. Mais il a fallu planter de nouvelles variétés.

«L'action de l'homme a accéléré le changement climatique»

Mauvaise gestion de la nature par l'homme ou climat changeant ? Sans doute les deux, reconnaît un responsable de la recherche scientifique.

• Jean-Christophe HERMINAIRE

«**L**e changement climatique ? On n'en a pas encore mesuré précisément l'impact exact. Je ne dispose pas de chiffres. Mais aujourd'hui, tous nos centres essaient de travailler sur ces changements», précise-t-on au ministère de l'Agriculture. Directeur scientifique à l'Institut sénégalais de recherches agricoles, qui en dépend, le Dr El Hadji Traore poursuit : «L'action de l'homme a par contre été prépondérante. Ça, c'est directement palpable. Elle a accéléré les effets des changements climatiques. Beaucoup de choses comme l'utilisation du bois et de nos ressources, la déforestation ou la surpêche, n'ont pas été bien gérées.»

Et quels sont ces effets, selon lui ? «La pluviométrie, d'abord. Il y a eu beaucoup de changement dans la saison des pluies. Les cycles se sont réduits, passant de 4 à 2 ou 3 mois, avec un glissement du nord vers le sud du



S'adapter. La question se pose même pour des espèces locales, comme le mil ou le niébé.

pays, et la réduction des zones de pâturage. On craint les feux de brousse. Les effets seraient incalculables.»

Des espèces disparaissent

Dans les forêts, «on constate la disparition de certaines essences d'arbre. C'est en partie dû à l'action de l'homme, mais le climat y est sans doute pour quelque chose.» Visible également, «la remontée générale des eaux. La mer est en train d'avancer, des zones sont inondées. Il n'y a pas un seul endroit au Sénégal où on aurait constaté un phénomène inverse. Et puis, on voit aussi l'apparition de maladies jusqu'ici inconnues. Nous sommes beaucoup plus vigilants sur ces risques.»

Avec un hivernage plus court, il a fallu adapter les semences.

«Nous avons travaillé sur de nouvelles variétés à cycle court, pour l'arachide notamment, avec une variété à 85 jours. C'est devenu un axe de recherches. Nous sommes en train d'homologuer une variété à 75 jours. Ce sera une révolution.»

«On fait également des recherches pour obtenir des variétés de blé qui pourraient pousser ici, ajoute le directeur scientifique. Nous sommes allés au Maroc et en Égypte, qui ont des climats similaires aux nôtres. Et on a pu voir dans la vallée du Sénégal, les premiers résultats.»

Autre changement indéniable : «Les températures sont plus élevées. Quand j'étais étudiant, en décembre, on s'habillait avec des vêtements lourds. Il faisait très frais. Aujourd'hui, les étudiants sortent en chemise. Cette hausse a eu un effet net sur le cycle de certaines espèces.» La pêche s'en est ressentie. «Le réchauffement au niveau de la mer perturbe la reproduction des poissons, analyse le scientifique. Mais peut-être que d'autres espèces y trouveront leur compte. Il faudra un peu attendre avant de tirer des conclusions.» ■

J.-C.H.

DEMAIN

Que peut-on faire concrètement sur place pour éviter l'exode ?

«Tu as constamment la peur au ventre»

Tout le monde ici l'appelle «Papis». Aujourd'hui président du collège des jeunes de la Fédération paysanne du Sénégal (CNCR), Papa Bakary Coly a, comme bien d'autres, tenté l'aventure en Europe. C'était en 2006. Il avait 26 ans. Il élevait des poulets, à l'époque. Son rêve d'enfant, lui qui a préféré quitter l'école où il se rendait, dit-il, «pour accompagner ses camarades», et pour faire plaisir à papa.

Son élevage se développait. Puis vint la crise du «poulet congelé». «Avec les importations du Brésil, on n'a pas pu lutter, les gens voulaient des prix moins chers. J'avais toutes les difficultés à gagner ma vie». Un jour «un cousin qui était parti en Italie est venu au village. J'ai vu qu'il

dépensait beaucoup d'argent. Il m'a invité dans un resto chic de Dakar.» Le cousin l'a convaincu.

«Je me suis dit que si j'allais en Europe, avec ma force de travail, moi aussi j'allais faire fortune.» Son père, technicien supérieur dans les télécoms, l'avait déjà aidé à financer son projet d'élevage. Cette fois, le paternel lui paie un visa. Pas donné : 1,8 million de francs ; 2 736 euros. Mais c'est la filière la moins risquée. «La pirogue, ce n'était pas pour moi.»

Deux mois après être arrivé en Italie, Papis déchante. «Je me suis rendu compte que mon cousin était très endetté. Il avait emprunté 3 500 €, c'est cet argent qu'il dépendait au Sénégal. J'étais très énervé. C'est lui qui me logeait. Il avait un

boulot légal, mais moi je n'avais rien trouvé. J'allais travailler comme journalier dans les plantations d'olives.» Après 5 mois, «je lui ai dit que je rentrais au Sénégal. Illégal, c'est une situation indescriptible, le stress est permanent, tu as constamment la peur au ventre.» Et de fait, en se rendant à Milan, Papis est interpellé par la police italienne. «J'ai dit que je n'avais pas de papiers. Ils m'ont demandé : qu'est-ce que tu fais là ? J'ai répondu que même moi je ne le savais pas.» Au poste, «j'ai passé toute la nuit à pleurer.»

Papis reçoit un ordre de quitter le territoire. Mais faute d'argent pour se payer l'avion, il reste encore un an en Italie. Puis il part au Portugal, avec le passeport du cousin, où la situation des immi-

grés est meilleure. De fait, il trouve du travail. «Mais je suis resté sur ma décision de rentrer.»

En août 2009, Papis rentre au Sénégal. Sans argent. «Ce que j'avais gagné en Europe, je l'avais dépensé là-bas. Beaucoup de migrants restent parce qu'ils ont un sentiment d'échec. Moi je ne me préoccupais pas de ce que les gens allaient dire, sinon je ne serai pas revenu.»

Aujourd'hui, dit-il, «je n'ai plus rien à envier à ceux qui vivent en Europe.» Les importations de poulets ont été restreintes. Il a pu recommencer son élevage. «Je fais de la chair, de la ponte, du maraîchage aussi. Et je dis aux autres qu'au prix de l'effort qu'on fait pour survivre en Europe, on peut gagner davantage en restant au Sénégal.» ■



«Rester ici, travailler ici, réussir ici», c'est notre slogan au CNCR.»